

La théorie humorale comme moyen de penser le monde Limites et contradictions du système

Pour J. Huizinga, un des traits fondamentaux de la pensée médiévale est le goût du schématisme analogique, schématisme qui prend plus particulièrement la forme « d'exercices arithmétiques ». Ce goût, selon lui, s'exarçbera lors de l'*automne* du Moyen Age jusqu'à dégénérer en spéculations oiseuses et maniaques ; ainsi pour Alain de la Roche, un auteur mystique de la seconde moitié du XV^e siècle, la somme des onze sphères célestes et des quatre éléments multipliée par les dix catégories d'Aristote « produit » les 150 habitudes naturelles qui sont elles-mêmes mises en parallèle avec les 150 psaumes ou les 150 *Ave* du Rosaire !¹ Si nous nous éloignons du cadre particulier de la théologie du Moyen Age finissant, il est une combinatoire en apparence beaucoup plus simple, mais qui n'a cessé d'informer en profondeur la pensée de l'Occident médiéval : celle des quatre humeurs et des multiples quadripartitions analogiques qu'elle a suscitées. Ce mode de pensée est exceptionnel à plus d'un titre. D'abord par sa longévité : de l'Antiquité — les disciples de Galien, sinon Galien lui-même, achèvent de mettre en rapport les quatre humeurs et les quatre éléments : air/sang, feu/bile jaune, terre/mélancolie, eau/flegme² — jusqu'à la Renais-

1. Cité par J. Huizinga, *L'Automne du Moyen Age*, Payot, Paris, 1980, p. 217. J. Huizinga se sert abondamment de cet auteur, mais précisons cependant que la plupart des œuvres d'Alain de la Roche ne nous sont connues que par les éditions du XVII^e siècle dues à J.A. Coppelstein ; or ce dernier affirme lui-même avoir donné une forme nouvelle à l'œuvre d'Alain, tout en restant fidèle à la pensée de son devancier (voir *Alanus de Rupe redivivus*, éd. de Cologne, 1624, avertissement au lecteur : « Materia omnis B. Alani est ; forma, mea »).

2. Sur l'histoire de la théorie humorale jusqu'à l'aube du Moyen Age, voir E. Schöner, *Das Vierschema in der antiken Humoralpathologie*, Wiesbaden, 1964. Chez Galien, les analogies éléments/humeurs apparaissent de manière éparsée et l'air semble avoir été mis en rapport avec l'air du corps plutôt qu'avec le sang : voir J. Pigeaud, « De la mélancolie et de quelques autres maladies dans les *Etymologies IV* d'Isidore de Séville », *Centre Jean Palerne-Mémoires* (Université de Saint-Etienne), 5, 1984, p. 90-91.

sance, sans solution de continuité. On peut même affirmer que dans les « siècles obscurs » du Moyen Age (VI^e-VIII^e siècles), l'art de la médecine se réduit à un discours schématique sur les quatre humeurs et les séries analogiques³. Mode de pensée exceptionnel aussi, car, s'il constitue un discours médical minimal, il investit également bien d'autres domaines du savoir : on le retrouvera dans les arts du *quadrivium* (astronomie ou musique), en théologie et dans les textes littéraires, sans oublier la composante iconographique⁴. La théorie des quatre humeurs sera ainsi un moyen de penser, outre le corps humain, l'espace, le temps, les passions de l'âme, de classer les astres, les âges de la vie, les rêves... Le relevé précis, sinon exhaustif, de tous les lieux d'apparition de cette théorie, aussi bien que l'analyse de son évolution au cours du millénaire médiéval restent à faire⁵. Aussi nous contenterons-nous, à partir de quelques exemples précis, de démontrer ce mode de pensée, qui n'est simple qu'en apparence, puisqu'il consiste en fait à mettre en parallèle deux, trois, n séries de quatre termes, et surtout de montrer les limites posées à son expansion, ainsi que les contradictions et les dysfonctionnements qui ne manqueront pas de se manifester autour d'un tel schématisme.

Commençons par un ensemble de recettes en prose française connu par de nombreux manuscrits et qui, dans l'un d'entre eux, est précédé d'un exposé rapide de la théorie humorale :

Constantins et maistre Galiens et Ypocras nous tiesmoignent que cascuns cors humains est fais de .iiij. humeurs, et selonc ses humeurs ont ils diverses meurs : sanc, fleume et rouge cole et melancolie. De melancolie dient il ke c'est li lie dou sanc et si regne sour l'estomac en le destre partie ; et li rouge cole est au cuer mie partie (...); fleume est partie ou cief et ou ventre (...). Ces .iiij. natures regnent en divers tans : cole regne en esté et fleume en iver ; li sanc croist en printans, et en gain [= *automne*] noire cole (...). Sans a signourie le jour dusc'a tierce ; des tierce dusc'a nonne a cole signourie ; après les .iiij. eures regne melancolie ; fleume des .vi. moisnes [= ?] de nuit prent ses sodees. Ces .iiij. humeurs on .iiij. issues ; quant il i a trop sanc, par le nés s'en ist fors ; et li cole se purge souvent par les orelles, li fleumes par le bouche u par les narines, melancolie par les ieus⁶.

Ce texte qui se place d'emblée sous la triple autorité d'Hippocrate, de Galien et du grand traducteur du XI^e siècle, Constantin l'Africain, est une pure compilation et n'offre aucun trait original. Il est par là-même significatif du fonctionnement de ce mode de pensée et de la double opération qui le compose :

3. Voir, par exemple, la *Sapientia artis medicinae* (VI^e siècle), qui commence ainsi : « Quattuor sunt venti, quattuor anguli caeli, quattuor tempora : vernum, aestivum, autumnum et hiems, quattuor humores in humano corpore : colera rubea, colera nigra, sanguis et flegma » (éd. M. Wlaschky, dans *Kyklos*, 1, 1928, p. 104-107).

4. Voir E. Wickersheimer, « Figures médico-astrologiques des IX^e, X^e et XI^e siècles », *Janus*, 19, 1914, p. 157-177.

5. Cette enquête a été menée pour l'Antiquité par E. Schöner. Pour le Moyen Age, l'ouvrage le plus riche, même s'il privilégie l'une des quatre humeurs, la mélancolie, reste la somme de R. Klibansky, E. Panofsky et F. Saxl, *Saturn and Melancholy*, Londres, 1964 (trad. fr. *Saturne et la Mélancolie*, Paris, Gallimard, 1989). Cf. aussi *Les quatre éléments dans la culture médiévale* (Colloque du Centre d'Etudes Médiévales d'Amiens — mars 1982), éd. D. Buschinger et A. Crépin, Göppingen, 1983.

6. *Recettes* du man. 351 de Cambrai, f^o 171c, éd. A. Salmon, *Mélanges G. Paris*, Paris, 1891, p. 254-255. Le texte peut se dater du XIII^e siècle.

— segmenter un domaine particulier de la réalité en quatre parties (le jour, l'année, les divers tempéraments ou « caractères », les divers orifices de la tête...) ou sélectionner quatre éléments dans un ensemble plus vaste (les organes ou les parties du corps qui sont le siège des humeurs...);

— faire correspondre chacune des quatre parties ainsi constituées avec les quatre humeurs.

A travers ces deux opérations qui peuvent aisément se spatialiser — horizontalité pour la première (travail de division, de partition, de sélection), verticalité pour la seconde (processus métaphorique ou analogique) — deux types de problèmes surgiront au fil des textes :

1) Comment subdiviser en quatre parties tel domaine de la réalité ?

2) Selon quel principe organiser la série de correspondances entre ce dit domaine et les quatre humeurs ?

Pour les réalités déjà constituées en ensembles quaternaires, le premier problème tombe de lui-même ; aussi ne reste-t-il alors qu'à développer les rapports analogiques. Il n'est donc pas étonnant que pour le temps et l'espace, ce soient les quatre saisons et les quatre points cardinaux (ou les quatre vents) qui soient le plus fréquemment mis en rapport avec les quatre humeurs⁷. Bède le Vénéral ne se contente pas de noter les correspondances entre le printemps et le sang ou l'été et la bile jaune, mais, dans le sillage d'Isidore de Séville, fait appel à un autre mode de pensée essentiel au Moyen Age, le jeu étymologique : ainsi le soleil, en parcourant les différents espaces du ciel au cours du cycle des quatre saisons (*tempora anni quattuor*), assure un développement équilibré du globe terrestre (*temperat orbem*). Le temps cyclique est tempérament : voilà pourquoi *tempus* dérive de *temperamentum*⁸. Le macrocosme (les quatre saisons du monde) et le microcosme (les quatre humeurs du corps) sont régis selon des lois similaires.

La structure quadripartite n'est cependant pas une condition suffisante. Il est en effet intéressant de noter que tout un ensemble de figures quaternaires, comme les vertus cardinales, les fleuves du Paradis (*Genèse*, II, 10-14) ou les évangélistes et leurs animaux symboliques (le tétramorphe), résisteront à l'analogie humorale. Pourtant, par l'intermédiaire des saisons pour les évangélistes ou des points cardinaux pour les fleuves du Paradis, des liens auraient pu être tissés avec les quatre humeurs⁹. En fait, si la théorie humorale a pénétré tous les courants de

7. Ces analogies ouvrent la *Sapientia artis medicinae* (texte cité ci-dessus note 3).

8. « *Tempora sunt anni quattuor, quibus sol per diversa caeli spatia discurrendo subjectum temperat orbem divina utique procurante sapientia, ut non semper eisdem commoratus in locis fervoris aviditate mundanum depopuletur ornatum, sed paulatim per diversa commigrans terrenis fructibus nascendis maturandisque temperamenta custodiat. A quo temperamento videtur temporibus inditum nomen* » (Bède le Vénéral, *De temporum ratione*, XXXV, éd. C.W. Jones, *Corpus Christianorum. Series Latina*, t. 123 b, Turnholti, 1977, p. 391). Pour Isidore de Séville, voir *De natura rerum*, VII, 4 : « Les saisons (*tempora*) tirent leur nom du mélange (*temperamentum*) de leurs éléments communs » [soit les quatre qualités élémentaires : sécheresse, humidité, froid, chaud] (éd. et trad. J. Fontaine, Bordeaux, 1960, p. 202).

9. Dans l'iconographie, les quatre fleuves du Paradis coulent vers les quatre points cardinaux (cf. la mosaïque de la chapelle Saint-Nicolas de Die). Pour l'analogie des évangélistes et des saisons, voir Sicard de Crémone qui, dans son *Mitræ seu de officiis ecclesiasticis summa* (avant 1195), met en parallèle le Christ et l'année dans son ensemble, les quatre saisons et les quatre évangélistes, les douze mois et les douze apôtres : « *Annus est generalis Christus, cujus membra sunt quattuor tempora, scilicet quattuor evangelistae. Duodecim menses hi sunt apostoli, septimanae, quilibet septem dona sancti Spiritus habentes...* » (P.L. 213, c. 232 C).

la spiritualité médiévale, même les plus sévères, comme les milieux cisterciens ou proches de Cîteaux — le *De natura corporis et animae* de Guillaume de Saint-Thierry ou le *De medicina animae* d'Hugues de Fouilloy en témoignent — les réalités proprement bibliques sont restées imperméables à ce mode de pensée. Dans les textes comme dans les images, vertus cardinales, fleuves du Paradis, évangélistes et animaux du tétramorphe formeront un système analogique très riche, mais refermé sur lui-même et qui ne rencontrera donc pas le système humoral et élémentaire¹⁰. Seul Jérôme, dans son commentaire de la vision d'Ezéchiel (*Ezéchiel*, I, 5-12), s'avance timidement dans cette direction : après avoir évoqué l'identification traditionnelle, à partir d'*Apocalypse IV*, des quatre animaux aux quatre évangélistes, il mentionne une exégèse « platonicienne » (*juxta Platonem*) qui fait appel aux parties de l'âme¹¹, puis une interprétation « hippocratique » (*juxta Hippocratis sententiam*), selon laquelle le tétramorphe symbolise les quatre éléments et les quatre saisons¹². Mais Jérôme nous livre ici moins sa propre conception qu'il ne se fait l'écho d'interprétations qui circulaient autour de lui (*Sunt qui...*) et, surtout, il ne souffle mot de la théorie humorale¹³. L'iconographie confirme cette résistance et ce cloisonnement : très rares sont les représentations qui associent les quatre éléments et les quatre évangélistes¹⁴. En fait, il faudra attendre la Renaissance pour voir Dürer, dans son testament artistique, les *Quatre apôtres* (Münich, Alte Pinakothek), mettre Jean, Pierre, Marc et Paul en correspondance avec les quatre tempéraments¹⁵.

10. L'analogie des quatre évangélistes et des quatre fleuves du Paradis apparaît dès le christianisme ancien : voir Augustin, *Cité de Dieu*, XIII, 21 (éd. et trad. fr. B. Dombart, A. Kalb et G. Combès, *Bibl. August.* 35, Paris, 1959, p. 313) ; pour une correspondance plus précise, évangéliste par évangéliste et fleuve par fleuve, voir Innocent III, *Sermo in communi de Evangelistis* (P.L. 217, c. 608). Pour une analogie des vertus cardinales et des fleuves du Paradis, voir Augustin, *De Genesi contre Manichaeos*, II, 10 (P.L. 34, c. 203).
11. L'homme signifie la partie rationnelle de l'âme (*rationale animae*) ; le lion, la partie irascible (*irascensivum*) ; le bœuf, la partie concupiscente (*concupiscentivum*) ; l'aigle, l'esprit (*spiritus*) qui domine les trois parties de l'âme (Jérôme, *Commentarium in Ezechiel*, I, 1, éd. F. Glorie, *Corpus Christianorum. Series Latina*, t. 75, Turnhout, 1964, p. 11-13).
12. « Sunt qui simpliciter in quattuor animalibus, juxta Hippocratis sententiam, quattuor arbitrantur elementa mundi monstrari [...] » (Jérôme, *op. cit.*, p. 12).
13. L'analyse de Jérôme sera reprise quasiment mot pour mot dans le *Commentaire d'Ezéchiel* de Raban Maur (P.L. 110, c. 507-509). Au milieu du IX^e siècle, Druthmar de Stavelot tente une mise en correspondance stricte des quatre évangélistes et des quatre éléments : « Quattuor sunt elementa par quae mundus subsistit, coelum, terra, ignis et aqua. Per aquam, Marcus qui dixit : *Vox clamantis in deserto*. Per terram, Matthaeus qui dixit : *Liber generationis*. Per ignem, Lucas qui ait : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis ?* Per coelum, Joannes qui transiit omnes creaturas dicens : *In principio erat Verbum* » (*Expos. in Matth. Evang.*, c. 1 ; P.L. 106, c. 1265). Ces correspondances resteront sans postérité.
14. Le *Lexicon der christlichen Ikonographie* (t. I, Freiburg-im-Breisgau, 1968, c. 706) ne mentionne que la Croix d'Engelberg (v. 1200). Les évangélistes avec leurs animaux symboliques figurent aux extrémités des bras de la croix, sur la face ; les quatre éléments personnifiés occupent le revers, entourant une Vierge à l'enfant. Les correspondances diffèrent en partie de celles de Druthmar : Marc/feu, Jean/air, Luc/eau, Matthieu/terre (voir l'analyse de D. Tselos, dans *Art Bulletin*, 34, 1952, p. 274-277 et fig. 44).
15. Cette assimilation nous est connue par le calligraphe J. Neudörffer, qui affirme la tenir de Dürer lui-même. E. Panofsky a reconstitué de manière pertinente les correspondances — Jean sanguin, Marc colérique, Paul mélancolique, Pierre flegmatique — et dégagé l'enjeu théologique de l'œuvre : à Paul, l'apôtre préféré de Luther, est réservé le tempérament noble, soit mélancolique ; à Pierre, symbole du catholicisme romain, le tempérament le moins attirant, soit flegmatique (voir R. Klibansky, E. Panofsky et F. Saxl, *Saturne et la Mélancolie*, p. 574-583). La même résistance à la théorie humorale se manifesterait autour des quatre tons ou modes musicaux,